LITERATUR, DIE ANKOMMT

GOTTFRIED KELLER

L’habit fait le moine

Extraits des ressources

Édition pour la classe

Édition pour expérimentation · FR_V1_1

02_Edition_pour_la_classe_FR_V1_1.pdf
Pages: 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10

Ces extraits présentent l’édition d’octobre 2026. Les pages originales sont conservées sans modification. L’accès au dossier pédagogique complet est convenu personnellement avec Edwin Zschaler.

© 2026 Edwin Zschaler · literatur-die-ankommt@protonmail.com

1 L’arrivée à Goldach

Par une maussade journée de novembre, un pauvre petit tailleur cheminait sur la route de Goldach, une petite ville riche située à quelques heures seulement de Seldwyla. Dans sa poche, il n’avait qu’un dé à coudre[1] ; faute de la moindre pièce, il le faisait sans cesse tourner entre ses doigts lorsqu’il glissait les mains dans les poches de son pantalon pour les protéger du froid. À force de tourner et de frotter ainsi, les doigts lui faisaient vraiment mal : la faillite d’un maître tailleur de Seldwyla lui avait fait perdre à la fois son salaire et son travail, et il avait dû quitter la ville. Il n’avait encore déjeuné que de quelques flocons de neige entrés dans sa bouche, et voyait moins encore d’où pourrait lui venir le moindre repas de midi. Mendier lui était extrêmement pénible, et lui semblait même tout à fait impossible, car il portait, par-dessus son costume noir du dimanche, le seul qu’il possédât, une ample cape gris foncé[2], doublée de velours noir. Elle donnait à celui qui la portait une allure noble et romantique, d’autant que ses longs cheveux noirs et sa petite moustache étaient soigneusement entretenus, et que son visage, quoique pâle, avait des traits réguliers.

Se présenter ainsi était devenu pour lui un besoin, sans qu’il y eût la moindre intention mauvaise ou trompeuse ; il lui suffisait au contraire qu’on le laissât en paix faire son travail. Mais il serait plutôt mort de faim que de se séparer de sa cape et de sa toque de fourrure polonaise, qu’il savait également porter avec beaucoup de distinction.

Aussi ne pouvait-il travailler que dans les grandes villes, où cette tenue attirait moins les regards ; lorsqu’il voyageait sans économies, il tombait dans la plus grande détresse. S’il s’approchait d’une maison, les gens le considéraient avec étonnement et curiosité, s’attendant à tout plutôt qu’à le voir mendier. Comme il n’avait, de surcroît, guère de facilité à parler, les mots mouraient sur ses lèvres ; il était ainsi le martyr de sa cape[3] et souffrait d’une faim aussi noire que la doublure de velours.

Alors qu’il gravissait une montée, accablé de soucis et de fatigue, il rencontra une voiture de voyage neuve et confortable. Un cocher en livrée était allé la chercher à Bâle et la conduisait à son maître, un comte étranger installé quelque part en Suisse orientale, dans un vieux château qu’il avait loué ou acheté. La voiture était munie de toutes sortes de dispositifs pour recevoir les bagages et paraissait donc lourdement

1. Dé à coudre : petit capuchon de métal qui protège un doigt des piqûres d’aiguille pendant la couture.

2. Cape circulaire : vêtement ample sans manches, taillé presque en cercle ; le mot allemand est « Radmantel ».

3. Martyr : personne qui souffre ou meurt pour sa foi ; ici, quelqu’un qui endure des souffrances à cause de son attachement à une chose.

chargée, bien que tout fût vide. À cause de la pente, le cocher marchait à côté des chevaux. Arrivé au sommet, au moment de remonter sur son siège, il demanda au tailleur s’il ne voulait pas prendre place dans la voiture vide. La pluie commençait justement à tomber, et il avait vu d’un coup d’œil combien ce piéton allait par le monde, épuisé et misérable.

Celui-ci accepta avec reconnaissance et modestie. La voiture l’emporta aussitôt à vive allure et, en moins d’une heure, passa majestueusement sous la porte de Goldach dans un roulement de tonnerre. Devant la première auberge, appelée « À la Balance », le somptueux équipage s’arrêta brusquement. Le garçon de service tira aussitôt la sonnette avec une telle force que le fil faillit se rompre. L’aubergiste et ses gens accoururent et ouvrirent toute grande la portière ; des enfants et des voisins entouraient déjà la magnifique voiture, curieux de découvrir quel fruit sortirait d’une enveloppe aussi extraordinaire. Lorsque le tailleur déconcerté finit par sauter à terre, enveloppé de sa cape, pâle, beau et les yeux mélancoliquement baissés, il leur parut être pour le moins un prince mystérieux ou le fils d’un comte. L’espace entre la voiture et l’entrée de l’auberge était étroit, et les spectateurs encombraient encore le passage. Était-ce faute de présence d’esprit ou de courage qu’il ne se fraya pas un chemin à travers la foule pour poursuivre tout simplement sa route ? Toujours est-il qu’il ne le fit pas et se laissa conduire sans résistance dans la maison, puis à l’étage. Il ne prit vraiment conscience de l’étrangeté de sa nouvelle situation que lorsqu’il se vit dans une salle à manger accueillante et que des mains empressées lui ôtèrent sa vénérable cape.

« Monsieur désire prendre un repas ? lui demanda-t-on. On va le servir tout de suite, le repas vient d’être préparé ! »

Sans attendre de réponse, l’aubergiste courut à la cuisine et s’écria : « Au nom de tous les diables ! Nous n’avons que du bœuf et le gigot de mouton ! Je ne peux pas entamer le pâté de perdrix[4], il est réservé et promis aux invités de ce soir. C’est toujours ainsi ! Le seul jour où nous n’attendons personne et où nous n’avons rien, il faut qu’un pareil monsieur arrive ! Le cocher porte des armoiries sur ses boutons, et la voiture vaut celle d’un duc ! Quant au jeune homme, il est si distingué qu’il daigne à peine ouvrir la bouche ! »

Mais la cuisinière répondit calmement : « Eh bien, pourquoi vous lamenter, monsieur ? Servez donc le pâté sans crainte, il ne le mangera tout de même pas en entier ! Pour les invités de ce soir, on le présentera en portions ; nous arriverons bien à en tirer encore six ! »

« Six portions ? Vous oubliez que ces messieurs ont l’habitude de manger à leur faim ! » fit l’aubergiste. Mais la cuisinière poursuivit imperturbablement : « Et ils mangeront à leur faim ! Qu’on aille vite chercher une demi-douzaine de côtelettes ; il nous en faut de toute façon

4. Pâté de perdrix : préparation en croûte contenant la viande de petits oiseaux sauvages.

pour l’étranger, et je couperai ce qu’il laissera en petits morceaux que je mêlerai au pâté. Laissez-moi faire ! »

Le brave aubergiste dit pourtant d’un ton sérieux : « Cuisinière, je vous ai déjà expliqué que de telles pratiques n’ont cours ni dans cette ville ni dans cette maison ! Nous vivons ici honnêtement et convenablement, et nous en avons les moyens ! »

« Mille tonnerres, oui, oui ! s’écria la cuisinière, qui commençait à s’échauffer. Quand on ne sait pas se tirer d’affaire, il faut bien consentir quelque sacrifice ! Voici deux bécasses que je viens d’acheter au chasseur ; on pourra toujours les ajouter au pâté ! Ces gourmets ne trouveront rien à redire à un pâté de perdrix falsifié avec des bécasses ! Et puis nous avons aussi les truites ; j’ai jeté la plus grosse dans l’eau bouillante quand cette voiture singulière est arrivée, et la sauce bout déjà dans la petite casserole. Nous avons donc un poisson, le bœuf, les légumes avec les côtelettes, le mouton rôti et le pâté. Donnez seulement la clé, pour qu’on puisse sortir les conserves et le dessert ! Cette clé, monsieur, vous pourriez me la confier en toute bonne conscience et en toute confiance : on ne serait pas obligé de vous courir après partout, au risque de se retrouver dans les plus grands embarras ! »

« Ma chère cuisinière, ne le prenez pas mal ; j’ai dû promettre à ma défunte femme, sur son lit de mort, de toujours garder les clés en main. C’est donc une question de principe, et non de méfiance. Voici les cornichons, voici les cerises, voici les poires et voici les abricots ; mais on ne peut plus présenter ces vieilles confiseries. Que Lise coure chez le pâtissier chercher des petits gâteaux frais, trois assiettes, et s’il a une bonne tarte, qu’il la donne aussi ! »

« Mais, monsieur ! Vous ne pouvez tout de même pas faire payer tout cela à un seul client ; avec la meilleure volonté du monde, vous ne rentrerez pas dans vos frais ! »

« Peu importe, l’honneur est en jeu ! Cela ne me tuera pas. En revanche, un grand seigneur de passage doit pouvoir dire qu’il a trouvé dans notre ville un repas convenable, même en arrivant à l’improviste et en plein hiver ! On ne dira pas de nous ce qu’on dit des aubergistes de Seldwyla, qui dévorent eux-mêmes tous les bons morceaux et servent les os aux étrangers ! Allons donc, du courage, dépêchez-vous tous ! »

Pendant ces longs préparatifs, le tailleur était au comble de l’angoisse, car on dressait devant lui une table étincelante de vaisselle. Autant cet homme affamé avait désiré, peu auparavant, trouver quelque nourriture, autant il souhaitait maintenant, avec angoisse, échapper au repas qui le menaçait. Il prit enfin courage, remit sa cape et sa toque, et sortit pour chercher l’issue. Mais, dans son trouble, il ne trouva pas tout de suite

l’escalier de cette vaste maison. Le garçon, que le diable semblait pousser sans cesse d’un endroit à l’autre, crut qu’il cherchait les lieux d’aisances. « Permettez, monsieur, je vais vous montrer le chemin ! » s’écria-t-il. Et il le conduisit le long d’un corridor qui ne menait nulle part ailleurs qu’à une porte joliment vernie, ornée d’une inscription élégante.

Le porteur de cape y entra donc sans protester, doux comme un agneau, et referma soigneusement la porte derrière lui. Là, il s’adossa au mur en poussant de profonds soupirs, regrettant la liberté dorée de la grand-route qui, malgré le mauvais temps, lui paraissait maintenant le bonheur suprême.

Cependant, il s’engagea alors de son propre mouvement dans son premier mensonge, puisqu’il demeura un moment dans ce lieu fermé ; il venait ainsi de prendre la pente glissante du mal.

Pendant ce temps, l’aubergiste, qui l’avait vu sortir en cape, criait : « Monsieur a froid ! Chauffez davantage la salle ! Où est Lise, où est Anne ? Vite, un panier de bois dans le poêle et quelques poignées de copeaux, que cela flambe ! Diable, faudra-t-il que les gens mangent en manteau à la Balance ? »

Et lorsque le tailleur reparut au bout du corridor, mélancolique comme le fantôme d’un ancêtre dans un vieux château, l’aubergiste le reconduisit dans la salle maudite en lui faisant cent compliments et en se frottant les mains. Sans plus tarder, on l’invita à passer à table et l’on avança sa chaise. Le parfum de la soupe nourrissante, tel qu’il n’en avait plus respiré depuis longtemps, acheva de lui ôter toute volonté : il s’assit donc à la grâce de Dieu et plongea aussitôt la lourde cuillère dans le bouillon brun doré. Dans un profond silence, il ranima ses forces épuisées, tandis qu’on le servait avec un calme et un respect sans paroles.

Quand il eut vidé son assiette, l’aubergiste, voyant comme il se régalait, l’encouragea poliment à en reprendre une cuillerée : cela faisait du bien par ce rude temps. On apporta ensuite la truite, couronnée de verdure, dont l’aubergiste lui servit un beau morceau. Mais le tailleur, tourmenté par ses soucis, n’osait, dans son embarras, se servir du couteau brillant et touchait timidement au poisson avec sa fourchette d’argent. La cuisinière, qui passait la tête par la porte pour voir le grand seigneur, le remarqua et dit aux personnes présentes : « Loué soit Jésus-Christ ! Voilà quelqu’un qui sait manger un poisson délicat comme il convient ! Il ne scie pas cette chair fine avec son couteau comme s’il voulait abattre un veau. C’est un monsieur de grande maison ; j’en jurerais, si ce n’était pas défendu ! Et comme il est beau et triste ! Certainement, il aime une demoiselle pauvre qu’on lui refuse ! Eh oui, les grands de ce monde ont aussi leurs peines ! »

L’aubergiste s’aperçut entre-temps que son hôte ne buvait pas et

demanda respectueusement : « Monsieur n’apprécie pas le vin de table ? Désirez-vous peut-être un verre de bon bordeaux, que je peux vous recommander tout particulièrement ? »

Le tailleur commit alors sa deuxième faute de son propre mouvement : par obéissance, il dit oui au lieu de non. Aussitôt, l’aubergiste descendit lui-même à la cave chercher une bouteille de choix ; il tenait par-dessus tout à ce qu’on pût dire qu’on trouvait dans la ville quelque chose de bon. Quand son hôte, de nouveau par mauvaise conscience, ne prit du vin versé que de toutes petites gorgées, il courut joyeusement à la cuisine, fit claquer sa langue et s’écria : « Que le diable m’emporte, il s’y connaît ! Il fait couler mon bon vin sur sa langue comme on pose une pièce d’or sur une balance de précision ! »

« Loué soit Jésus-Christ ! dit la cuisinière. Je vous l’avais bien dit qu’il s’y connaissait ! »

Le repas suivit ainsi son cours, très lentement, car le pauvre tailleur mangeait et buvait toujours avec hésitation et retenue, tandis que l’aubergiste, pour lui laisser le temps, maintenait les plats sur la table. Pourtant, ce que l’hôte avait absorbé jusqu’alors ne méritait guère qu’on en parlât ; sa faim, sans cesse dangereusement aiguisée, commençait plutôt à l’emporter sur l’effroi. Quand parut le pâté de perdrix, l’humeur du tailleur changea, et une résolution se forma dans son esprit. Les choses en sont là, se dit-il, réchauffé et enhardi par une nouvelle goutte de vin ; je serais bien sot de subir la honte et les poursuites qui m’attendent sans avoir au moins mangé à ma faim ! Prenons donc nos précautions pendant qu’il est temps ! Cette petite tour qu’ils viennent de poser pourrait bien être le dernier plat ; je m’y tiendrai, advienne que pourra ! Ce qui sera dans mon ventre, aucun roi ne pourra me le reprendre !

Aussitôt dit, aussitôt fait : avec le courage du désespoir, il attaqua le délicieux pâté sans songer à s’arrêter. En moins de cinq minutes, la moitié avait disparu, et l’affaire devenait fort inquiétante pour les invités du soir. Viande, truffes, boulettes, fond, couvercle, il engloutissait tout sans distinction de personne, uniquement soucieux de remplir son petit ventre avant que le malheur ne s’abattît sur lui. Il buvait en même temps de larges gorgées de vin et fourrait de gros morceaux de pain dans sa bouche. Bref, c’était une rentrée de provisions aussi vive et précipitée que lorsqu’on transporte directement à la fourche le foin du pré voisin jusqu’à la grange, à l’approche d’un orage. L’aubergiste courut de nouveau à la cuisine et s’écria : « Cuisinière ! Il mange tout le pâté, alors qu’il a à peine touché au rôti ! Et il boit le bordeaux par demi-verres ! »

« Grand bien lui fasse, répondit la cuisinière. Laissez-le donc, il sait ce que valent les perdrix ! Si c’était un homme ordinaire, il se serait jeté sur

le rôti ! »

« C’est aussi mon avis, dit l’aubergiste. Ce n’est certes pas très élégant à voir ; mais, lorsque je voyageais pour apprendre mon métier, je n’ai vu que des généraux et de hauts dignitaires de l’Église manger de cette façon ! »

Pendant ce temps, le cocher avait fait nourrir les chevaux et pris lui-même un solide repas dans la salle des gens du commun. Comme il était pressé, il fit bientôt atteler. Les gens de la Balance ne purent alors plus se contenir ; avant qu’il fût trop tard, ils demandèrent sans détour au cocher en livrée qui était son maître, là-haut, et comment il s’appelait. Le cocher, un gaillard malicieux et rusé, répondit : « Il ne vous l’a donc pas dit lui-même ? »

« Non », lui répondit-on. Et lui de reprendre : « Je le crois bien, il ne parle guère dans une journée. Eh bien, c’est le comte Strapinski ! Il restera ici aujourd’hui, et peut-être quelques jours encore, car il m’a ordonné de prendre les devants avec la voiture. »

Il faisait cette mauvaise plaisanterie pour se venger du petit tailleur qui, à ce qu’il croyait, au lieu de lui dire un mot de remerciement et d’adieu pour son obligeance, était entré dans la maison sans se retourner et y jouait au grand seigneur. Il poussa jusqu’au bout son tour à la manière de Till l’Espiègle[5], monta sur son siège sans demander la note pour lui-même ni pour les chevaux, fit claquer son fouet et quitta la ville. Tout fut jugé parfaitement en règle et porté au compte du bon tailleur.

Or il se trouva que celui-ci, originaire de Silésie[6], s’appelait réellement Strapinski, Wenzel Strapinski. Peut-être était-ce le hasard ; peut-être avait-il sorti son livret de compagnon[7] dans la voiture, l’y avait-il oublié, et le cocher l’avait-il pris. Toujours est-il que, lorsque l’aubergiste, rayonnant de joie et se frottant les mains, vint lui demander si Monsieur le comte Strapinski prendrait au dessert un verre de vieux tokay[8] ou une coupe de champagne, et lui annonça que ses chambres étaient en train d’être préparées, le pauvre Strapinski pâlit, se troubla de nouveau et ne répondit rien du tout.

5. Till l’Espiègle : personnage de récits anciens qui joue des tours à ses semblables.

6. Silésie : région historique située aujourd’hui principalement en Pologne.

7. Livret de compagnon : document officiel d’un artisan voyageur, mentionnant notamment ses séjours et ses emplois.

8. Tokay : vin de la région de Tokaj, en Hongrie.